

ROUGE

COLLECTION

Fabio.M.Mitchelli

# Tueurs au sommet

THRILLER



Éditions Le Rouge

14, rue de Valenciennes  
75013 Paris

# **Tueurs au sommet**

Thriller

**Fabio.M.Mitchelli**

**ISBN : 978-2-35962-133-4**

**Collection Rouge**

**ISSN : 2108-6273**

**©Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction  
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.**

**Éditions Ex Aequo**

42 rue sainte Marguerite

51000 Châlons-en-Champagne

## Avis au lecteur

Tous les romans de fiction prennent leurs racines dans une semi-réalité plus ou moins restructurée. Les communes de Moûtiers, Bozel, Pralognan, Champagny ou même la station de Courchevel n'ont jamais été les témoins de ces événements. Ce récit n'est que pure fiction. Si des personnages ou des faits ayant existé semblent similaires, cela ne serait que pure coïncidence indépendante de la volonté de l'auteur.

« Maintenant, il est temps de passer au niveau suivant, car le mal remplit mes yeux qui regardent le diable.

Dites-moi, s'il vous plaît, qu'il est temps de partir... »

(Sad Song. Hooverphonic. Traduit de l'anglais)

« Ma vengeance est perdue s'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue... »

(Jean Racine. Extrait de « Andromaque »)

« Les hommes ne sont jamais aussi dangereux que lorsqu'ils se vengent des crimes qu'ils ont commis eux-mêmes... »

(Sándor Márai, Journal.)

<b>Jun 1999.....</b>	<b>6</b>
<b>Prologue .....</b>	<b>14</b>
<b>Première Partie.....</b>	<b>18</b>
1.....	18
2.....	34
3.....	47
4.....	61
5.....	80
6.....	89
<b>Deuxième Partie .....</b>	<b>94</b>
7.....	94
8.....	106
9.....	115
10.....	126
11.....	136
12.....	147
13.....	159
14.....	170
15.....	184
16.....	194
17.....	205
<b>Épilogue.....</b>	<b>214</b>

## Juin 1999...

Port de Bari, Italie du Sud.

Les véhicules blindés vinrent se positionner partout autour de la zone d'embarquement. Une horde d'hommes, cagoulés et habillés de noir, attendait patiemment avec la peur au ventre, de pouvoir accomplir la mission qu'on lui avait confiée. Chacun d'entre eux connaissait parfaitement le rôle qu'il devait tenir, le moindre petit détail qui allait faire la différence. Malgré la terrible angoisse qui les rongait, chaque homme qui composait l'équipe d'intervention était conscient de l'importance de ses actes futurs.

Les cas extrêmes. Voilà pourquoi le GIGN intervenait : les attaques terroristes, les forcenés et les prises d'otages.

Ce soir-là, le cas était forcément un cas extrême.

Le ciel de Bari qui se détachait sur un fond nacré contrastait avec le vert bouteille de l'eau du port. Un léger vent soufflait, le soir tombait. Les promeneurs nonchalants ne se doutaient pas qu'à seulement quelques centaines de mètres, les forces de l'ordre françaises s'étaient alliées aux forces italiennes sous le protocole européen.

Le mot d'ordre était clair : ramener la cible vivante.

Il y eut alors comme un mouvement dans le filin humain qui convoyait du quai San Vito au ferry. Un bébé hurla, un homme en interpella un autre, puis on entendit des bruits métalliques.

Plus loin, le capitaine Gianni Cappelli, rattaché à la brigade anti-criminalité et dépêché par la Questura de Bari, donna un ordre précis à ses hommes en civil disséminés partout sur le site portuaire.

– Autorité à Di-Vinci, on ouvre l'œil, la zone doit être verrouillée. Aucune intervention sans mon accord. Le Français doit intervenir seul, nous sommes ici en soutien, pas de vagues...

Un léger flottement, un silence presque absolu, précéda un craquement synthétique dans la radio.

– Bien reçu patron, mais est-ce qu'on écarte la cible numéro 2 ?

– Même s’il s’agit d’une femme, on ne l’écarte pas. Par contre, dans le cas où la cible passerait à l’offensive, je vous donnerais l’ordre de la court-circuiter...

La grappe humaine continuait de s’engouffrer dans les intestins du navire, claudiquant, s’insinuant dans le monstre d’acier qui devait les conduire jusqu’en Grèce.

Un hélicoptère traversa soudainement le ciel. Son bourdonnement d’insecte et le chuintement de ses pales firent lever les yeux des hommes en faction. Ce bruit était réconfortant pour l’unité d’élite qui attendait le début de l’opération, les hommes savaient tous qu’il s’agissait d’un appareil de reconnaissance banalisé venu en renfort.

Il était à peu près vingt et une heures et le crépuscule enflammait la ligne d’horizon du port de Bari. Une nuit chaude s’annonçait sur tout le littoral. La pluie avait cessé et une légère fragrance de bitume chaud envahissait la zone. Cappelli ajusta alors son pare-balles qui pesait des tonnes, enleva ses lunettes et passa sur le canal 13.

– Lieutenant Masson ? Ici Cappelli, répondez...

On pouvait entendre grincer les énormes chaînes d’arrimage qui servaient à maintenir fermement les véhicules durant toute la traversée. Cappelli se frotta les yeux, rougis par la fatigue et les longues heures de planque, puis scruta l’horizon en espérant que lui répondrait cette voix dans cette fichue radio.

Cappelli exerçait depuis des années pour le compte de la questura napolitaine. Il était aujourd’hui responsable de l’unité d’élite de la police judiciaire de Naples, une équipe d’intervention composite, résultante de la coopération entre les forces spéciales d’interventions françaises et ses services.

Le flic italien avait une gueule cassée, une vague ressemblance avec cet acteur de cinéma aux innombrables rôles taciturnes : Jean Reno. Quarante-trois ans, barbe de trois jours et lunettes cerclées sur des yeux d’un bleu délavé, regard torve, noir ; vif, toujours alerte, Gianni Cappelli était prêt à tout pour prouver à ses supérieurs ses compétences de flic de terrain.

Ce jour-là, il n’avait rien à prouver. La hiérarchie napolitaine lui avait simplement demandé de monter cette opération de soutien dans un seul but : collaborer avec la France sous le

protocole européen, afin d'obtenir beaucoup plus rapidement des informations capitales sur un dangereux criminel, réfugié en France et protégé par de hauts fonctionnaires d'état.

Un grésillement bref se fit entendre dans la radio.

– Ici Masson... répondez !

– Nous sommes prêts, tout est en place... souffla avec soulagement Cappelli.

– OK, vous n'intervenez que si les cibles sont montées en gros calibres. J'interviens personnellement avec mon équipe et nous les cueillons gentiment. Ils ne se doutent pas qu'ils sont logés, nous avons l'effet de surprise à notre avantage...

Calé au fond du siège de son Audi, Cappelli sentait les odeurs de crainte qui émanaient de la peau de ses hommes. Assis à l'arrière, deux gaillards cagoulés, aux épaules larges et imposantes, attendaient gentiment avec un M-16 rutilant sur les genoux. Sur le siège passager, à l'avant, un homme plus chétif, cagoulé aussi et armé d'un pistolet mitrailleur, regardait droit devant lui en mâchouillant nerveusement un chewing-gum.

Pas un son ne sortait de leurs bouches.

Plus loin, vers la zone de fret, un Fiat Ducato aménagé en sous-marin de planque pour l'occasion, contenait en son ventre une demi-douzaine d'hommes tout aussi lourdement équipés. À droite, un bus bariolé avec des couleurs criardes venait de débarquer ses supposés touristes qui n'étaient autres que des fonctionnaires de police français.

– Masson ? Ici Cappelli, apercevez-vous la cible ? À vous, répondez...

– Négatif... mais il y a encore des véhicules qui se garent sur le parking d'embarquement...

Soudain, un mouvement de foule. De nombreuses personnes s'écartèrent en hurlant. Masson sursauta. Il porta l'émetteur à ses lèvres, puis se ravisa lentement.

Ce n'était que deux gros American Staff, nerveux et probablement réceptifs aux effluves d'adrénaline qui enveloppaient la zone.

– Lieutenant ?



– Rien de grave, deux connards de chiens qui se bouffent la gueule... attendez ! hurla Masson tout en vérifiant son Sig Sauer, tenez-vous prêts... je répète, cible en vue ! Je confirme le visuel...

Cappelli sentit son rythme cardiaque se précipiter. Le compte à rebours était en cours et il savait que ses hommes et lui-même allaient intervenir, portés par la peur et le devoir, se plongeant dans la confusion, peut-être même le feu, les cris, les larmes.

L'intervention était imminente. La mort probable.

Un homme traqué comme la cible qu'ils logeaient depuis deux jours ne se déplace pas sans arme, n'a aucune pitié et surtout n'a plus rien à perdre.

Ce qu'avait commis cet homme était atroce, indescriptible.

– Ici Masson, j'appelle l'unité Cappelli, je confirme : les cibles Alpha et Charlie sont verrouillées... tenez-vous prêts à intervenir sous mon autorité...

– Bien reçu, Lieutenant...

Une moto traversa alors la zone de fret très rapidement et, curieusement, le pilote sembla perdre le contrôle de son engin en vacillant sur la piste. Le chapelet de touristes qui embarquaient, bien rangés en file indienne, se retourna sur le motard qui s'approchait dangereusement de la zone d'embarquement. La moto gronda une dernière fois en dérapant. Le pilote s'envola alors dans les airs et termina son envol par un impact net sur le goudron sec et chaud du parking. Il y eut alors une clameur dans la foule et un mouvement de recul. Déjà, quelques personnes se précipitaient vers la zone de l'accident pour porter secours au motard, loin de penser à ce qui allait suivre.

À cet instant, les portes des fourgons blindés s'ouvrirent brutalement et vomirent une armada de gendarmes armés et cagoulés. Les touristes du bus bariolé descendirent à leur tour très rapidement, étrangement armés de fusils militaires, ce qui perturba et laissa perplexes la plupart des voyageurs. Trois véhicules blindés vinrent subitement se positionner tout autour de la file d'attente, de manière à encercler tous les voyageurs. Des crissements de pneus, des cris d'effroi, des hurlements. De nombreuses personnes se protégèrent naïvement la tête, d'autres s'agenouillèrent.

Un véhicule arriva en trombe, juste au niveau du motard accidenté et freina brusquement. Jean-Paul Masson descendit, un fusil à pompe de calibre 12 en main. Prudemment, il aida le motard à se relever. Celui-ci extirpa un gros calibre de dessous son veston de cuir et le braqua dans la foule.

Masson imita le motard, pointant le canon de son fusil en plein cœur de la masse humaine.

La foule hurla, heurtée par la scène qui se jouait. Partout autour du groupe de touristes, des hommes armés comme des porte-avions les braquaient et ne cillaient pas d'un poil. Les hurlements des voyageurs décuplèrent au moment où ils se rendirent compte que parmi eux, dans la file d'embarquement, un homme de forte taille, crâne rasé, tenait en respect une fillette avec une lame de rasoir sur sa gorge.

Le Lieutenant Masson s'avança alors prudemment et s'adressa au type :

– Allez, ça va, lâchez tout. N'aggravez pas votre cas... faites en sorte que tout se passe bien. Jetez la lame à mes pieds... doucement.

Le type au crâne rasé paraissait sortir tout droit d'un péplum, semblable à un gladiateur enveloppé de son blindage de cuir. Un ample T-shirt recouvrait un torse large et puissant et un bras énorme ceinturait la victime contre lui comme s'il s'agissait d'un vulgaire paquet. Il portait un bermuda aux couleurs militaires et on pouvait apercevoir des mollets aussi gros que les cuisses d'un homme normalement constitué. Le gars pesait environ dans les cent vingt kilos et mesurait un mètre quatre-vingt-dix. Une force de la nature se tenait face à environ trente hommes armés et ne comptait pas du tout se laisser cueillir aussi facilement. De ses deux yeux noirs et brillants, en plissant les paupières, il scruta longuement l'armada de flics qui l'encerclait.

Il y avait comme un énigmatique vertige sonore dans l'air du soir tombant, comme le bruit sourd d'un essaim de mouches à merde qui bourdonne autour du cadavre faisandé. Il y avait aussi toutes ces lumières tournoyantes et aveuglantes qui imprimaient la rétine de son bleu électrique, crevant la cervelle par flashes spasmodiques.

Le colosse était figé devant ce spectacle de fantômes qui le braquaient. Il observait, hagard, tous ces gyrophares qui tourbillonnaient silencieusement dans la nuit. Les fantômes en cagoule noire attendaient l'ordre... ils restèrent tous ainsi sans rien dire, pendant quelques secondes aussi lourdes et longues qu'une décennie entière.

Masson insista :

– Je vais répéter doucement ce que je vous ai déjà dit, tout se passera bien, vous jetez la lame à mes pieds et vous relâchez la gamine...

Le colosse se mit alors à ricaner. À ses côtés se tenait sa compagne, terrorisée par la présence policière. Elle collait le colosse comme pour se protéger, certaine que rien ne pouvait percer ou déchirer cette armure de chair impressionnante.

La jeune femme était belle, elle portait de longs cheveux bruns presque noirs. Son visage était pâle, ses lèvres très rouges contrastaient avec sa peau blanche et ses yeux clairs reflétaient le poids d'une vie pleine d'échecs et de désillusions.

– Je vous demande à nouveau de jeter cette lame. Nous sommes assez nombreux, vous n'avez pas le choix. Le juge tiendra compte du fait que vous vous êtes rendu sans complication... nous allons nous occuper de vous, la justice française vous fera soigner. Vous risquez la perpétuité avec une peine de sûreté maximale pour le crime que vous avez commis, si vous êtes mentalement malade votre avocat pourra plaider la folie... allez, il faut vous rendre maintenant...

– Vous croire... vous croire que moi idiot ? Lança le colosse dans un français improbable et un accent oriental. Vous croire que moi rendre les armes... pour tuer nous, ma femme et moi ? dit-il tout en roulant les R.

– Vous n'avez pas le choix, il faut vous rendre. C'est la justice française qui vous réclame, pas les autorités italiennes. Il ne vous sera fait aucun mal...

– Pas possible ! Eux... italiens, croire que moi tué homme politique à Naples...

– Il faut vous rendre ! Vous avez commis un meurtre crapuleux et vous devez payer pour ça... lâcha Masson en

reprenant sur ses jambes un appui convenable pour mieux viser avec son arme.

L'hélicoptère passa à nouveau au-dessus de leurs têtes, effectua une rotation et s'éloigna rapidement. C'est alors que se déroula une scène étrange. La compagne du colosse se colla tout contre lui, l'embrassa longuement, puis peu à peu lui retira sa lame de rasoir qu'il continuait à presser contre la gorge de la gamine. Il ne résista point. Elle jeta la lame très loin derrière Masson, puis s'agenouilla devant son colosse. La jeune femme se mit alors à sangloter en se serrant contre ses puissants mollets, comme pour lui implorer son pardon. Après qu'il eut relâché son étreinte, la gamine s'enfuit alors pour rejoindre ses parents qui se tenaient, blêmes, à quelques pas du gladiateur turc.

Le colosse se tenait droit devant la meute de loups affamés.

Les loups étaient immobiles, impassibles, pendant que les secondes s'égrenaient, indubitablement.

Le colosse tomba alors à genoux, lentement, posa ses mains sur sa tête et attendit.

Les hommes de Masson s'empressèrent de le saisir. Ils lui passèrent les menottes et procédèrent immédiatement à une fouille minutieuse.

Le lieutenant tendit la main à la jeune femme brune et l'aida à se relever. Elle le regarda, hébétée, les yeux rougis par les larmes. Il lui passa aussi les bracelets aux poignets, puis la fit délicatement monter à bord de son véhicule.

Des ambulances et des véhicules de premier secours débarquèrent sur la zone. Dans l'éventualité que l'intervention prenne une tournure dramatique, tout avait été prévu.

Masson bascula sa radio sur le canal 13.

Un léger vent venait de se lever et la nuit enduisait le port d'une teinte de feu. Le lieutenant Jean-Paul Masson était en train de réaliser que tout s'était déroulé tel qu'il l'avait imaginé, sans victimes ni échanges de coups de feu.

Les crépitements de la radio sortirent alors le flic de sa rêverie et le forcèrent à faire quelques pas.

– Lieutenant Masson ? Ici Cappelli... répondez !

– Je vous reçois mon ami... mission terminée. La cible est neutralisée et va être transférée, à vous...

– Ouais... mes hommes et moi sommes un peu déçus du manque d'action, mais heureux tout de même que tout se soit passé dans ces circonstances...

– Désolé agent Cappelli, la prochaine fois je vous promets jets de lance-flammes et tirs de roquettes, plaisanta-t-il en scrutant le large.

– Bon retour, lieutenant Masson...

– Merci, Cappelli...

Le masque de la nuit était tombé sur Bari. Son maquillage artificiel d'éclairage rutilant et coloré couvrait entièrement la ville, un peu comme si un brasier géant vu du ciel palpait faiblement.

Lentement, l'embarquement des passagers reprit son cours à bord du ferry. Les véhicules blindés s'éloignèrent, le bus quitta la zone de fret et le quai San Vito retrouva son calme. Peu à peu, la quiétude vint de nouveau se poser sur le site portuaire, comme une mince pellicule invisible.

Le motard ôta son blouson de cuir, le posa sur le guidon de la Yamaha à côté du casque, puis s'engouffra à l'intérieur de la Subaru de Jean-Paul Masson.

La kyrielle de véhicules quitta silencieusement le port, inondant la pénombre avec la lumière crue de ses gyrophares tournoyants.

On pouvait encore apercevoir le long chapelet de véhicules officiels qui se détachait dans le lointain, emportant à son bord le pire monstre que l'humanité n'ait jamais porté.

L'image tenace de la mort venait de se cristalliser à tout jamais dans l'esprit du flic français...